

XAVIER-MARIE BONNOT

Premier Homme

roman



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“Mais quel est ton mythe à toi, le mythe dans lequel tu vis ?” Cette question-là, de Palma ne se l’était jamais posée... Jusqu’à ce qu’il tombe sur l’assassin le plus redoutable de sa carrière. Alors qu’il est à deux doigts de la retraite, le commandant de Palma, “le Baron” pour ses proches, se trouve en effet confronté à une affaire hors normes : une grotte préhistorique, des fresques rupestres millénaires, des meurtres sauvages perpétrés selon un rituel bien précis : une main en négatif comme les chamanes du Paléolithique les dessinaient il y a trente mille ans... Voilà les indices que le flic marseillais doit décrypter pour venir à bout de celui qui s’appelle lui-même “Premier Homme”.

Premier Homme est une vieille connaissance, de Palma l’a déjà arrêté, dix ans plus tôt. Mais il ne sait rien de lui, rien de sa folie, rien de son histoire. Le mettre à nouveau hors d’état de nuire relève d’un étrange défi. Le commandant doit comprendre l’histoire d’un enfant, les secrets de sa famille, les manipulations dont il a été victime... Retourner aux âges premiers de l’humanité. L’époque où les grands chasseurs du Paléolithique vivaient hors de ce qui ronge nos sociétés modernes : la cupidité, la propriété, l’asservissement... La vérité de Premier Homme réside dans les mythes les plus anciens, tracée dans le monde pariétal, dans la nuit d’une grotte dont l’entrée se trouve à au moins trente-huit mètres sous le niveau de la mer. Et qu’il le veuille ou non, le Baron va devoir apprendre à aimer cet enfant devenu le plus terrifiant des meurtriers...

XAVIER-MARIE BONNOT

Xavier-Marie Bonnot est né à Marseille. Réalisateur de documentaires, il est aussi l'auteur de plusieurs polars.

DU MÊME AUTEUR

La Première Empreinte, Ecailler du Sud, 2002 ; Pocket, 2007.

La Bête du marais, Ecailler du Sud, 2004 ; Pocket, 2008.

La Voix du loup, Ecailler du Sud, 2006 ; Pocket, 2011.

Les Ames sans nom, Belfond, 2009 ; Pocket, 2010.

Le Pays oublié du temps, Actes Sud, 2011 ; Babel noir, 2012.

© ACTES SUD, 2013
pour l'édition française
ISBN 978-2-330-01671-5

XAVIER-MARIE BONNOT

Premier Homme

roman

ACTES SUD

*Pour Frédéric, qui a déchiffré des secrets de notre
vieille terre.*

Pour Michel, le savant...

Les protagonistes et les actions de cette histoire sont nés de mon imagination.

Toute ressemblance avec des situations ou des personnages ayant existé reste donc parfaitement fortuite.

*“Mais dans quel mythe vit l’homme de nos jours?
— Dans le mythe chrétien pourrait-on dire.
— Est-ce que toi tu vis dans ce mythe? demanda
quelque chose en moi.
— Si je réponds en toute honnêteté, non! Ce
n’est pas le mythe dans lequel je vis.
— Alors, nous n’avons plus de mythe?
— Non, il me semble que nous n’avons plus
de mythe.
— Mais quel est ton mythe à toi, le mythe dans
lequel tu vis?”*

C. G. JUNG, *Ma vie.*

PROLOGUE

La première empreinte apparut sur une draperie de roche. Une main d'enfant, à quelques mètres de la grande dalle qui s'inclinait dans l'eau noire. Le signe de Premier Homme.

Le plongeur tressaillit. Sa gorge se noua. Une nouvelle main s'agita, et encore une autre, toutes en négatif ; certaines amputées, d'autres barrées de rouge.

Plus loin, la roche était lacérée. Des lignes dessinaient des courbes et des entrelacs. Des pétroglyphes apparaissaient, puis des formes fantastiques. Un être, mi-humain mi-animal était gravé. De profondes griffures traversaient ce long corps ciselé sans toucher son crâne d'oiseau et ses pattes semblables à celles d'un cerf.

La vision de ce qu'il avait tant cherché empoigna le plongeur, le fit chavirer dans les abysses du temps, à la source même de tous les mythes, quand l'homme savant s'était mis en marche pour ne plus jamais s'arrêter. Il arma son appareil photo et pressa sur le déclencheur. Une fois, deux fois... Puis il avança jusqu'à ce que le plafond l'oblige à se casser en deux. Un objet était posé sur le sol luisant. Il déclencha le flash. S'approcha et mitrailla encore.

C'est à ce moment-là qu'il entendit.

Un chant triste. Des paroles à peine audibles, comme une prière rauque dite du bout des lèvres. De plus en

plus rapide. De muraille en muraille. Puis le silence. À nouveau les gouttes lourdes qui chutaient sur le sol rouillé.

Plic, ploc, plic, ploc...

Le plongeur retint sa respiration. Un frisson d'angoisse le parcourut. Il ouvrit sa combinaison, comme pour libérer un cœur qui cognait de plus en plus fort.

Sur la gauche, les rochers formaient un dédale humide qui s'enfonçait profondément dans le noir. L'air saturé d'humidité avait un goût acide de camomille.

Le plongeur éteignit sa lampe et s'accroupit.

Le chant revint, plus proche. Plus terrifiant.

Le plongeur chercha des pensées rationnelles. Ses mains tremblaient. Ce n'était pas la première fois qu'il visitait une grotte sous-marine. Le vent pouvait pénétrer par quelques grandes orgues de pierre et pousser des trémolos jusque dans les entrailles de la terre.

Mais ce jour-là était un jour sans aucune brise.

Il ralluma sa lampe. La mélodie s'arrêta net. Et le rythme froid, immuable, des gouttes qui chutaient de la voûte. Plic, ploc, plic, ploc... Telle une horloge éternelle.

Le plongeur recula devant le péril. Son matériel se trouvait près du grand puits. Il se chargea à toute vitesse de ses bouteilles, enfila ses palmes et son masque avec des gestes que la panique rendait maladroits.

Il ne distingua pas, juste derrière lui, le bruit flasque des pas et l'ombre monstrueuse.

Première partie

LA MAISON DES FOUS

L'homme préhistorique ne nous a laissé que des messages tronqués. Il a pu poser sur le sol un caillou quelconque à l'issue d'un long rituel où il offrait un foie de bison grillé sur un plat d'écorce peint à l'ocre. Les gestes, les paroles, le foie, le plateau ont disparu ; quant au caillou, sauf un miracle, nous ne le distinguons pas des autres cailloux environnants.

ANDRÉ LEROI-GOURHAN,
Les Religions de la préhistoire.

Le 23 juillet 1970 fut une journée brûlante. Un peu partout, en Haute-Provence, des incendies avaient ravagé des hectares de forêts. La pluie tardait et la nature crevait jour après jour, de feu et de soif.

Sur le chantier des fouilles préhistoriques de Quinson, la lumière ondulait au-dessus des tranchées. En fin d'après-midi quand le soleil déclina vers les montagnes noires qui fermaient la vallée de la Durance, un vent clément, presque frais, descendit depuis les hauteurs du Verdon.

Ce fut à ce moment-là que la mort arriva.

La mort, dans une berline verte qui souleva la poussière ocre en tournant dans la route qui file vers les gorges fraîches du Verdon. Pierre Autran ne pouvait pas savoir et ne se rendit compte de rien. Il jeta un œil à sa montre et lança en direction du professeur Palestro :

— La journée est finie!

Puis il aligna méthodiquement sa truelle, son racloir et son pinceau sur le rebord d'un gros tamis. Pierre Autran était un homme mesuré en tout ; un homme d'ordre. Le couchant était invariablement l'heure d'une bière. Des canettes glacées attendaient dans le frigo de la cabane, à l'autre bout du chantier. Autran ne se fit pas prier. La terre et le soleil avaient eu raison de sa légendaire sobriété.

Les fouilles se trouvaient à même un plateau de garigue rauque parsemée de cistes. Plus loin, la pente se redressait vers des falaises grises. Un sentier traversait des combes vertes et des bavures de terre rouge puis se dissimulait entre les chênes-kermès à peine plus hauts qu'un homme jusqu'aux corniches qui conduisaient à la grotte de la Baume Bonne.

Pierre Autran s'appuya sur le flanc d'une brouette encore pleine de gravats. Il tendit une Kronenbourg à Palestro.

— À la tienne!

Palestro avait la trentaine. C'était un grand type dégingandé avec les épaules en un V inversé, toujours vêtu d'un pantalon de surplus militaire et le crâne couvert d'un bob sans âge. Il appartenait à l'université d'Aix-en-Provence, département de Préhistoire. Autran était sensiblement du même âge, mais en plus costaud. Il appartenait à ces bénévoles en Pataugas qui râpent la caillasse pour la joie de participer au grand œuvre de la recherche. L'équipe avait accompli un sacré boulot! Les excavations coupées au cordeau, semblables à un escalier de géant, pénétraient le ventre de la terre jusqu'au Gravettien*.

En un mois, le chantier s'était considérablement agrandi. Palestro avait demandé de piocher en direction des hauts, vers une brèche en partie comblée, au pied d'une falaise, qui ressemblait à un abri de chasseurs du Paléolithique. Les assistants avaient installé des règles, tendu des fils de niveau ; un géomètre faisait

* Du nom propre Gravette, site archéologique de Dordogne. Désigne l'ensemble des traits culturels et artistiques propres au Paléolithique supérieur (–28 000 à –22 000 ans). Le Gravettien se distingue par la production de statuettes féminines en ivoire.

régulièrement le point. Couche après couche, le sol âpre mouchardait des bribes d'histoire. L'homme vivait ici depuis quatre cent mille ans!

Jérémie Payet, un étudiant de thèse, s'attardait dans les strates profondes. Agenouillé devant un talus, Payet passait un pinceau sur une ligne plus sombre, au ras du sol. De tous, il était sans doute le plus acharné. L'étoffe des découvreurs! Il avait déjà trouvé pas mal de choses!

Autran avala une gorgée de bière et passa la langue sur ses lèvres corrodées par la poussière.

— Alors demain, c'est le grand départ, lui lança Palestro.

— Oui. Je suis un peu triste.

— Bah... Tu reviendras l'an prochain. On aura toujours besoin de volontaires aussi expérimentés que toi. Et puis, tu peux passer en ami. En passionné!

— Qui sait où je serai dans un an...

Le préhistorien balança sa canette dans un fût en tôle qui servait de poubelle.

— Tu penses à tes enfants?

— Oui, répondit Autran. Ils me manquent.

— Il faudra que tu me les présentes un de ces jours!

Autran ouvrit son portefeuille. Une photo, un peu terne, de ses jumeaux, Thomas et Christine, était glissée dans la pochette plastique du revers, par-dessus le permis de conduire.

— Voilà Christine, dit-il en tournant le cliché dans la direction de Palestro.

— Une belle jeune fille!

— Elle est brillante, curieuse de tout.

— À côté, c'est Thomas?

— Oui. Il est né huit minutes après sa sœur.

Thomas avait un regard pathétique, noir et tourmenté, perçant une bouille encore tendre d'adolescent. Des yeux

qui portaient l'affreuse lueur d'une maladie dont son père ne parlait jamais. La nuit, la noirceur et les ombres effrayaient encore Thomas. Il criait parfois et se débattait au point que ses proches devaient le contraindre, l'attacher et le droguer. La préhistoire le passionnait au point qu'il dévorait les grands auteurs tels que Leroi-Gourhan, l'abbé Breuil ou Lumley...

— Pourquoi tu n'emmènes pas tes mioches sur des fouilles? demanda Palestro.

Le visage d'Autran se ferma. Il ne parlait presque jamais de sa famille. Par pudeur sans doute, mais aussi parce qu'il devait y avoir des secrets lourds et cruels qui le rendaient muet sur lui-même et sur les siens.

Le clocher de Quinson sonna l'angélus. Les notes creuses des cloches rebondirent sur les faces de calcaire et se dispersèrent jusque sur les eaux claires du Verdon. Jérémie Payet se leva subitement.

— Venez voir! s'écria-t-il.

Palestro et Autran traversèrent le chantier à grandes enjambées. Payet désigna une raie brune à deux mètres sous le sol.

— Là, dans le Gravettien!

Un objet long et noir, encore pris dans sa gangue de glaise. Jérémie Payet s'accroupit et passa son pinceau sur l'objet.

— C'est une statuette. Pas de doute!

— Belle trouvaille, dit Autran. Bravo Jérémie!

— Extraordinaire! reprit Palestro sans quitter des yeux la figurine.

Le préhistorien écarta l'étudiant sans ménagement. Il travailla pendant une dizaine de minutes, millimètre par millimètre. De temps à autre, il s'arrêtait pour prendre une photo, une règle jaune et noir posée à côté de la figurine qui mesurait une vingtaine de centimètres de

long. Les pieds étaient grossièrement sculptés, le corps parfaitement proportionné ; un trou au niveau de la poitrine laissait voir l'intérieur.

— On dirait une pointe de défense de mammoth, avança Payet.

— Je pense que tu as raison, répondit Palestro. On voit bien ici la matière de l'ivoire.

La tête intriguait. Le menton avait la forme d'un museau de cervidé. Le front était surmonté d'une coiffure haute et profondément entaillée, comme les bois d'un cervidé.

— Je crois que c'est un homme à tête de cerf, lança Palestro. Un sorcier cornu. Mi-homme mi-bête...

Jérémie Payet s'éloigna jusqu'à la cabane et en revint avec une boîte rectangulaire. Palestro coucha l'homme à tête de cerf sur un coussin de coton et referma le couvercle.

Un klaxon retentit à cet instant. Les trois chercheurs levèrent le nez.

— C'est pour moi dit Pierre Autran en se servant de sa main droite comme d'une visière.

La mort s'arrêta devant la grille qui fermait le chantier ; dans une Mercedes 300, vert métallisé, que Pierre Autran avait achetée six mois plus tôt. Sa femme conduisait. Il tapota son pantalon souillé de glaise, mit ses lunettes de soleil et descendit vers la berline.

Ni sa voiture, ni sa femme ne devaient se trouver là.

confié un groupe qu'il commandait avec finesse ; ce que de Palma n'avait jamais su faire. Karim travaillait déjà sur une autre affaire. Un règlement de comptes entre revendeurs de dope des quartiers nord. Un gosse de quinze ans, cité de la Busserine, avait mangé du plomb ; une rafale de kalachnikov en plein ventre. Trois heures d'agonie avant de passer.

De Palma aurait voulu aider Bessour, mais il était aveugle dans les cités qui bordent le *limes* de Marsiho. Même les vieux chimistes de la *French Connection* n'y comprenaient plus rien. Pour Karim, cette guerre n'avait aucun secret. Il en connaissait les origines, la géographie et les forces en présence. Il s'attendait à une bonne dizaine de cadavres d'adolescents sapés comme les géants du sport *made in US*. Les survêtements de luxe percés de 11.43, le calibre des anciens. Les conflits de générations s'arrêtaient au savoir-faire.

De Palma referma *L'Homme criminel*. La sonnerie retentit.

— Tu vas ouvrir ?

— Non, vas-y toi !

— J'ai les mains dans la pâte feuilletée !

De Palma s'observa quelques secondes dans le miroir du vestibule, remonta le col de sa chemise et ouvrit en prenant une mine grave. Anita lui adressa une main tendue, fine et osseuse. Le cœur du Baron flancha ; elle était le sosie de sa mère quand il n'avait d'yeux que pour elle.

— Je suppose que vous êtes Michel ?

— Euh oui !

Son ventre était déjà rond, elle le masquait d'une grande écharpe parfumée.

— Entrez, je vous en prie.

De Palma espérait le secours d'Éva qui ne vint pas. Anita tenait dans ses mains un bouquet de lys bleus.

— C'est drôle, dit-elle d'une voix hésitante en lorgnant sur les pantoufles du Baron. Je vous imaginai différent.

De Palma se garda bien de répondre. Il prit le bouquet de fleurs et le porta à Éva.

— Regarde ce que ta fille t'offre.

— Ce n'est pas pour maman, c'est pour vous. Elle m'a dit que vous adorez l'opéra et je suis certaine que vous aimez les fleurs.

Il resta bouche bée puis serra les mâchoires.

— C'est la première fois que l'on m'offre des fleurs. Elles sont magnifiques... Je vais les mettre dans un vase.

Il se tourna pour ne pas montrer les larmes qu'il ne pouvait pas retenir.

Maistre téléphona un peu plus tard dans la soirée pour dire qu'il ne viendrait pas, prétextant une fièvre subite ; lui qui n'avait jamais été malade. De Palma soupçonna Éva d'un complot.

— C'est un garçon, annonça Anita quand de Palma déboucha le champagne.

— Depuis quand le sais-tu ? demanda Éva.

— Depuis un mois, mais je voulais qu'on soit tous les trois pour vous l'annoncer.

— Un garçon, murmura le Baron. Un garçon... Dans quel mythe vas-tu vivre ?